

L'INSPO

AVRIL 2024

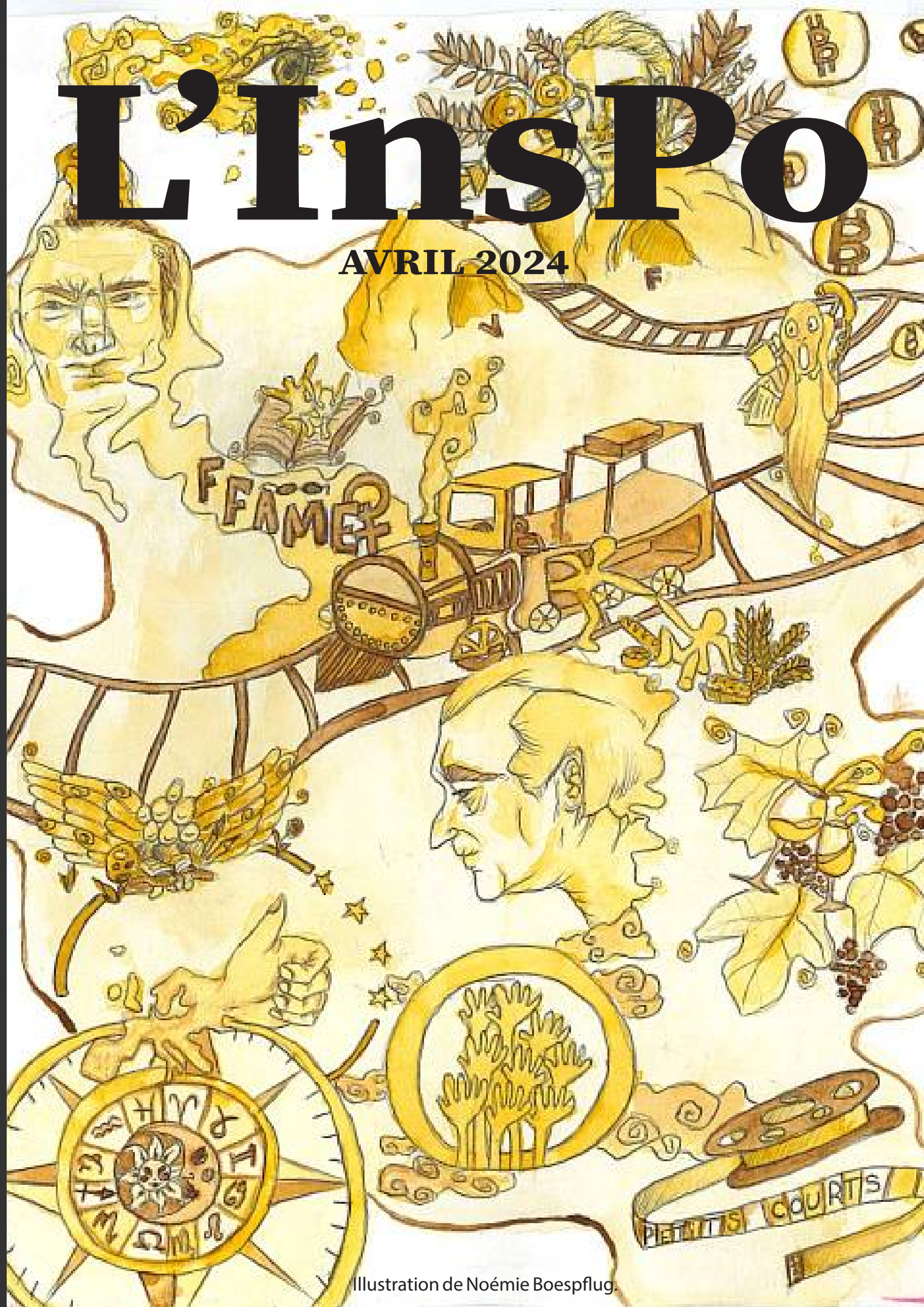


Illustration de Noémie Boesflug.

Zoom sur

3 | JEM Maraude et Sciences Paillettes

Sciences Po

4-5 | Sandy, au coeur de la documentation

6 | Les milles vie de Thomas Cailley

7 | Dans les pas de l'équipe Eurostep

8-9 | Reportage Cultur'ailes

Société

10-11 | Au gala Vins/20, les viticulteurs viennent fidéliser les bouches

Politique internationale

12-13 | 50 ans après le 25 avril, où en sommes-nous ?

14-15 | Les cryptomonnaies : un nouvel instrument d'influence politique

Culture

16-17 | Festival des Petits Courts ou le désir de faire du cinéma

18-19 | Festival FFAME ou la réinvention d'un modèle festif et inclusif

Tribune

20 | Quand le stage devient un enjeu de distinction

Débat

21 | Pour ou contre l'engagement associatif obligatoire ?

Portrait

22 | Robert Kennedy Junior

Divertissement

23 | Horoscope

24 | Qui est-ce ?

L'édito

5 numéros et 116 pages plus tard, le troisième chapitre de L'InsPo se referme. Cette année, *L'InsPo*, c'était 35 membres passionnés qui ont encore tout donné pour vous présenter ce dernier numéro. Un dernier aperçu de notre rédac sur la dernière page !

Au fil des articles, l'équipe s'est diversifiée. Les caricaturistes sont venu·es pimenter nos pages, et *L'InsPo* n'en est sorti que plus authentique. Flash Inspo a perduré et s'est amélioré : on ne remerciera jamais assez Inès et Mariana !

La Une de ce dernier numéro est de nouveau signée Noémie Boespflug. Pour comprendre toutes les subtilités, il faut lire L'InsPo dans son intégralité !

Il y a cinquante ans, le Portugal sortait de la dictature. Cinq décennies plus tard, la récente percée électorale de l'extrême droite rappelle un passé trouble, notamment pour les Portugais·es de France. Une analyse à retrouver en détail dans notre dossier politique internationale. D'ailleurs, le Portugal, c'est aussi la destination d'*Eurostep* cette année. Alors, Ferdi, où en est l'organisation ?

Notre rubrique Culture est ce mois-ci consacrée aux festivals. Les *Petits Courts* et le FFAME rappellent que les étudiant·es de l'IEP sont des professionnel·les de l'événementiel !

Page 21, nos journalistes débattent sur l'introduction de l'engagement associatif obligatoire à l'IEP. Et vous, pour ou contre ? Pour son premier article dans *L'InsPo*, Pablo dresse le portrait de Robert Francis Kennedy Junior : le candidat qui cherche à se faire une place entre Trump et Biden.

En tant que co-président·es, nous sommes fier·es de la rédaction et de la progression du journal, tant sur le fond que sur la forme. Après trois années et quinze numéros, *L'InsPo* s'est fait une place. Et nous ferons tout pour qu'il la garde, quel que soit le support. Alors, rendez-vous en septembre !

Inès Carissimi & Gabriel Garrouste

Zoom sur...

JEM Maraude

Fondé au départ comme une antenne de *Jeunes Engagés pour le Monde*, ce projet porté par des étudiants et étudiantes de l'IEP a pour objectif de réaliser des maraudes dans les rues de Bor-



deaux. Leur but est clair : il n'y a pas de maraudes distributives mais simplement des moments d'échange, de partage, de discussion avec des sans-abris et la plupart d'entre eux leur ont déjà dit à quel point c'était important de "juste parler". Les responsables de l'atelier s'assurent quand même d'avoir toujours un thermos de thé ou de café, ce qui facilite l'approche.

Mobiliser des étudiants n'a pas été un problème : l'association a même d'abord été victime de son succès, ce qui n'est pas le plus pratique pour créer des groupes de 2 ou 3 personnes pour discuter avec des sans-abris. Désor-

mais, la petite équipe à l'origine du projet aimerait le pérenniser. Même s'ils se félicitent de l'engouement chez les premières années, il faudrait penser à la suite et trouver des étudiants engagés qui pourraient reprendre le flambeau. Mais l'une des responsables insiste bien : ce qui compte, c'est le geste, c'est d'échanger, alors peu importe si vous ne vous sentez pas de le faire au sein d'une association. S'arrêter dans la rue pour discuter avec quelqu'un et tisser des liens naturels est toujours une belle expérience.

Luca Fournier

Sciences Paillettes

Créée il y a seulement deux ans à la suite d'une blague entre deux amies, *Sciences Paillettes* est une association toute récente. Rattachée au *Bureau des Arts* de Sciences Po, la jeune association a pour objectif de maquiller et de pailletter les étudiants. Que ce soit pour s'ouvrir au monde du maquillage, s'essayer en tant que maquilleur.se ou modèle ou bien pour participer à des projets plus importants - comme maquiller les performeurs lors de soirées organisées dans le

cadre de Sciences Po - tout le monde peut y adhérer. En effet, la participation à *Sciences Paillettes* est ouverte à tous et ne requiert aucun niveau particulier.

Tous les mois, les sciences paillettistes se réunissent dans le salon de l'une des deux co-présidentes afin de passer un bon moment autour du maquillage. Fournissant le matériel et les conseils, l'association se veut ainsi être un environnement sécurisant et créatif. Si *Sciences Paillettes* œuvre surtout au sein de Sciences Po, elle a aussi déjà mené à bien plusieurs autres projets plus "extérieurs", tels que maquiller des personnes

âgées dans un Ehpad ou encore mettre en place une initiative maquillage drag avec *IN.différence*, une autre association de l'IEP.

Alors, conquis ? Qu'attendez-vous pour rejoindre *Sciences Paillettes* et vous essayer à ce bel art qu'est le maquillage ?

Léonie Rochon



Entre tradition et innovation : Sandy, au coeur de la documentation

Ce mois-ci, *L'InsPo* a choisi de vous présenter Sandy, bibliothécaire, figure discrète mais essentielle au sein de notre BU. Présente depuis quatre ans maintenant, notre bibliothèque universitaire n'a plus de secret pour elle. Qu'il s'agisse des innombrables rayons ou bien de mystérieux sous-sols, elle nous invite à plonger sous cet iceberg dont nous ne connaissons que la partie émergée.

Dans son bureau dissimulé au sous-sol de l'IEP, Sandy nous accueille avec un grand sourire. Après nous avoir dirigé·e·s vers la salle de formation, en haut de la BU, elle nous partage les différentes facettes de son quotidien.

De Montaigne à Sciences Po Bordeaux

À la suite d'une licence et d'un master de recherche en histoire contemporaine à Montaigne, elle a souhaité explorer le domaine de la gestion de l'information et de la documentation, où elle a obtenu un autre master. C'est au fil des années qu'elle a fait son arrivée à l'IEP. Désormais, elle se consacre principalement à l'accueil et à la gestion des périodiques physiques de la BU. Un métier qui lui plaît, malgré une "certaine lassitude envers les bouquins."

Pour Sandy, chaque journée est unique même si elle avoue : "les matinées sont souvent marquées par la réception des courriers". Ceux-ci contiennent les journaux, dont le nombre peut varier entre 15 et 50, surtout les lundis. Elle nous décrit

minutieusement le processus d'équipement de ces périodiques : la vérification, la numérotation jusqu'à l'enregistrement dans la machine, en passant par le marquage avec une puce liée au code-barres pour faciliter les emprunts. Comme elle l'évoque : "La répétition des tâches peut faire peur, mais ici, on fait et on défait." Pour Sandy et son équipe, cette phrase résume l'essence de leur travail : maintenir constamment à jour toute la documentation disponible pour le public. Que ce soit pour classer de nouveaux arrivages ou pour retirer des documents obsolètes, la bibliothèque est un lieu en constante évolution.

Une BU en expansion

Avec ses collègues, Sandy remarque un manque permanent de place tant à l'étage qu'au sous-sol. L'accumulation continue de documents dans les magasins de la bibliothèque devient un problème. Ce qui peut engendrer des divisions au sein de l'équipe, quand Sandy, par exemple, tient à conserver les travaux du passé : "Pour moi, ce sont des archives, ce sont des

sources très importantes." Elle explique : "Je n'ai pas un amour pour la lecture, mais pour les pièces historiques."

En salle, elle note une saturation de l'espace à l'approche des examens et une demande accrue pour les box de travail. Un projet d'agrandissement est prévu pour l'année prochaine avec l'ajout d'un nouvel étage au-dessus de la salle 2. Toutefois : "On ne sait

p a s
e n -
c o r e
c e



Crédit : L'InsPo.

qu'on va faire", indique-t-elle.

La BU commande et reçoit plus de 2000 livres par an, sans compter la presse nationale et internationale dont les exemplaires arrivent par dizaines chaque semaine. Outre ses responsabilités liées aux périodiques, Sandy s'occupe aussi de sélectionner de nouveaux livres, notamment ceux liés à l'économie. Pour elle, le père Noël passe chaque semaine. Elle ne sait pas ce qu'elle trouvera dans les cartons, mais est toujours impatiente de les ouvrir pour découvrir de "jolies surprises". Elle souligne d'ailleurs : "je vais en lire certains".

La caverne d'Ali baba

Après avoir discuté de son quotidien, Sandy nous montre les sous-sols. Le magasin s'apparente à une véritable caverne, pleine de dédales et de couloirs. D'ailleurs : "la grosse majorité de la documentation se trouve au sous-sol", explique-t-elle. Là-bas se cachent de jolies ressources ou "pépites", comme l'entièreté de la collection du *Times Magazine* depuis 1968. Les quelques salles renferment des ouvrages anciens, comme la collection personnelle de Maurice Duverger ou d'un ancien membre du parti communiste qui légua à Sciences Po Bordeaux sa collection d'hebdomadaires trotskistes. Sandy y travaille la plupart du temps. Elle s'affaire à ranger, classer et faire le tri dans les collections.

Dans ces sous-sols, on peut aussi retrouver de vieilles "presses" qui compriment les journaux et les ouvrages afin

d'en enlever les plis et ce : "pour une meilleure conservation en boîtes." Il y a aussi une machine à "micro-filmer" les journaux. Tout droit sortie des années 70, celle qui ressemble au premier ordinateur servait à numériser les quotidiens. Ces objets, tout comme cette éta-

gère en bois massif, ancêtre de *Babord+*, ne sont plus réellement utiles avec le numérique.

"J'adore le cadre de travail de la bibliothèque, c'est une véritable bibliothèque à échelle humaine où le contact avec les usagers reste primordial", nous confie-t-elle. Elle souligne que, malgré l'avènement du numérique, le besoin de contact humain demeure essentiel. Même si elle apprécie les moments de calme dans les sous-sols, elle se plaît à travailler à l'accueil de la bibliothèque. Attentive aux besoins de toutes et tous, Sandy "aime bien discuter", répondre aux besoins et offrir un service personnalisé. Elle ajoute : "parfois, on ne maîtrise pas tout et c'est normal, alors n'hésitez sur-



Crédit : L'InsPo.

tout pas à demander."

Des professionnel·le·s passionné·e·s comme elle, sont au cœur de leur fonctionnement, prêt·e·s à relever les défis du monde numérique tout en préservant la richesse des connaissances imprimées. Pour Sandy : "Être bibliothécaire, c'est la transmission, mais surtout l'art de la conservation et de la valorisation." Alors à notre tour, n'oublions pas que leur engagement, leur passion et leur dévouement sont les piliers sur lesquels repose le succès de notre apprentissage et de notre recherche.

**Andréa LALONNIER,
Timothée JABOT**

De l'IEP au *Règne animal*, les milles vies de Thomas Cailley

Le réalisateur césarisé pour *Le Règne animal*, ancien étudiant de Sciences Po Bordeaux, a clôturé jeudi 4 avril les rencontres Sciences Po – Sud Ouest. Après s'être entretenu avec lui, *L'InsPo* vous en dévoile plus son parcours.

J'étais un bon élève, ce n'était pas évident de faire le pas", confie Thomas Cailley. Après trois années à l'IEP, il s'est dirigé vers l'école de commerce Audencia. Il a rapidement compris que ce n'était pas sa voie. En 2007, il intègre l'École Nationale Supérieure des Métiers de l'Image et du Son, avec l'envie d'être scénariste. D'après lui, c'était l'une des meilleures décisions qu'il ait prises : "j'y croyais dur comme fer et c'est la première fois de ma vie que j'ai pris conscience de ce que je voulais vraiment faire." Il ajoute : "je crois qu'on devient auteur en écrivant et réalisateur en réalisant." Malgré des aprioris sur le métier de réalisateur, il découvre que c'est un prolongement du métier de scénariste : "c'est plutôt un job de chef d'orchestre."

Touche-à-tout

Son passage à l'ENSMIS a été formateur. Dans le cadre de sa première année, il est tour-à-tour chef opérateur de l'image, du son, monteur et scripte. Ça lui a permis "d'avoir une vision un peu globale de ce qu'est réaliser un film". Entre sa troisième et quatrième année, il écrit des scénarios, réalise deux courts-métrages et monte

une petite société de production : "j'ai réalisé mon premier court-métrage professionnel, hors école mais pendant la durée des études, et il s'est trouvé que le film a eu une belle carrière en festival." Des producteurs l'ont alors contacté, au moment opportun : "pendant que j'écrivais mon scénario de fin d'études, celui des *Combattants*", film qu'il a pu tourner.

"Je réécris beaucoup du jour au lendemain parce que le film est un objet vivant"

- Thomas Cailley

L'écriture comme pierre angulaire

Concernant le processus de création d'un film, Thomas Cailley explique que cela lui a pris à chaque fois entre quatre et cinq ans, dont jamais moins de deux ans d'écriture, étape décisive. Il précise : "en réalité, l'écriture continue pendant le financement, la préparation et même le tournage. Je réécris beaucoup du jour au lendemain parce que le film est un objet vivant."

Aujourd'hui, il ne souhaite pas dévoiler ses futurs projets. Nous questionnons alors le passé. Durant l'adolescence, *la Fureur de*

vivre est une révélation. Dans sa vingtaine, il admire les films de Hitchcock, Van Sant, Eastwood, Kurosawa et bien d'autres. Il se souvient du festival du film d'histoire à Pessac quand il était à l'IEP, où il a découvert une partie des films de Costa-Gavras. Il conclut sur ces années-là : "je m'étais rendu compte d'un coup à quel point la fiction et le cinéma permettent de parler du monde et d'enjeux politiques importants, et ça m'a beaucoup touché."

Andréa Lalonnier
& Lisa Bouttier



Après son Grand Oral, Thomas Cailley a signé des autographes. Crédits : L'InsPo.

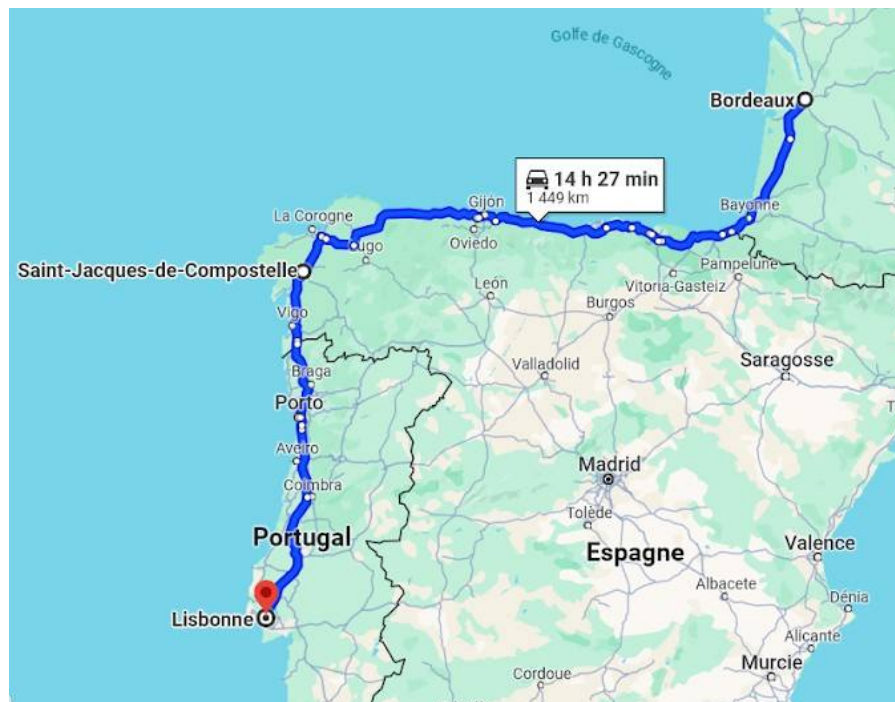
Dans les pas d'*Eurostep*

Le 19 avril prochain, ils seront 175 à prendre le départ d'*Eurostep*, course caritative en autostop. L'objectif est cette année de rallier Lisbonne en moins de trois jours, en passant obligatoirement par Saint-Jacques-de-Compostelle. Comment une course avec une logistique aussi importante que celle-ci s'organise-t-elle ?

E*urostep* est avant tout un pôle d'*Eurofeel*, association de Sciences Po Bordeaux consacrée à l'Europe. Baptiste, co-responsable du pôle, et Suzanne, responsable partenariats, ont accepté de répondre à nos questions. Si la course ne dure que trois jours, sa préparation s'étale en réalité sur toute l'année. Pour reprendre les mots de Baptiste, il faut "choisir puis dévoiler les destinations, communiquer auprès des nouveaux arrivants, rechercher des partenaires" ou encore "organiser la course en elle-même et assurer la sécurité des participants".

de trois heures d'attente, elles pourront demander à être récupérées par une voiture-balai. "Il y a six voitures-balais, contre trois l'année dernière", explique Suzanne. "Elles sont canalisées sur un seul itinéraire, d'où l'intérêt de la ville étape".

comme le relèvent Baptiste et Suzanne. Aussi, il ne faut pas oublier qu'*Eurostep* est une course caritative, au bénéfice de la Fédération Européenne des Banques Alimentaires (FEBA) et donc cette année de la Banque alimentaire de Lisbonne. L'année dernière, 15 000 euros avaient été récoltés. L'objectif est de faire encore mieux cette année, donc à vos cagnottes !



Cette année, les équipes parcourront 1 449 kilomètres. Crédit : Google Maps.

La sécurité représente en effet un défi majeur pour l'organisation : il ne s'agit pas de lâcher complètement les participants dans la nature. Toutes les équipes seront géolocalisées à l'aide d'une application ; elles devront donner la plaque d'immatriculation des voitures dans lesquelles elles monteront et seront régulièrement en contact avec le staff d'*Eurostep*. Au-delà

De son côté, pendant la course, l'équipe d'*Eurostep* se scindera en deux groupes : l'un partira à Lisbonne dès le jeudi ; l'autre donnera le départ avant de gagner la capitale portugaise le vendredi soir (en avion, pas en stop !). Là-bas, l'organisation gèrera la course, suivra les équipes et s'assurera de leur sécurité : "l'objectif de la course restant toujours de s'amuser"

stop était légal en Espagne ! Tout le monde nous disait que ce n'était pas légal donc on a eu un coup de stress", racontent Suzanne et Baptiste. Finalement, après confirmation, le stop est bien légal en Espagne, y compris sur les aires d'autoroute.

Bonne course à tous !

Ferdi Maillet

Cultur'ailes et Rise font bouger les jeunes du Grand Parc

Aicha, Caitlyn ou Rayan sont des habitué·e·s du centre social le Foyer fraternel des Chartrons. Les après-midis, ces jeunes du quartier se rendent aux ateliers du foyer, souvent dispensés bénévolement par des associations extérieures. Parmi elles, l'ancien projet collectif de l'IEP *Cultur'ailes*, devenu une association à la rentrée. Leur objectif ? Susciter un éveil culturel auprès de celles et ceux qui y ont le moins accès. *L'InsPo* les a suivis lors d'un atelier de danse avec *Rise*. Reportage.

Un jeudi après-midi pluvieux de mars, rue Gouffrand, aux Chartrons. L'adresse peut surprendre : le centre social se situe à l'entrée d'un des quartiers les plus bourgeois de Bordeaux, mais qui avoisine celui de Grand Parc. Et pourtant, le Foyer social bénéficie à de nombreux·ses jeunes des alentours. En 2024, le centre compte 800 familles adhérentes. Chaque année, ce sont plus de 2500 personnes qui sont accueillies. Depuis deux ans, lors des ateliers *Cultur'ailes*, des élèves de l'IEP s'immiscent dans la vie du foyer qui accueille les enfants des quartiers prioritaires de la ville.

“J'ai vu qu'ils kiffaient”

Juliette de *Rise* donne le ton, tandis que les jeunes et les bénévoles tentent de suivre sa cadence et son flow. Pour cette première fois avec les ados, *Cultur'ailes* a directement pensé à *Rise*, l'atelier de danse et d'improvisation du *Bureau des Arts*. La team *Cultur'ailes* appréhendait un peu, surtout en cette période du ramadan qui peut être fatigante

pour de nombreux·ses jeunes musulman·es. D'après Marion, “avec les ados, c'est plus compliqué. Souvent ils disent non, je pense qu'il faut qu'on ait un plan de secours s'ils veulent pas danser”.

Pour Juliette, qui organise la séance, les mots d'ordre sont “kiff” et bienveillance : “le but c'est que tout le monde s'acclame, il n'y a pas de place pour la moquerie”. La danseuse a plus d'un tour dans son sac : “si jamais je vois qu'ils kiffent pas trop, venez on invente notre challenge ou on fait une battle”. Heureusement, Juliette et Lucas les mettent vite à l'aise. Après un rapide échauffement, les deux capi de *Rise* leur enseignent quelques *mouvs*. Les rires et regards gênés du début – Caitlyn va même jusqu'à se cacher aux toilettes pour échapper à l'exercice – laissent peu à peu place à un enthousiasme général.

La salle du foyer se chauffe à mesure que les ados se prêtent au jeu. “Les bras tendus, tu casses le poignet, puis le coude, tu rapproches l'épaule du cou et tu fais la même chose dans

l'autre sens de l'autre côté” : Juliette décortique les mouvements de la fameuse *wave* pour briller auprès des copains et copines, ce qui intrigue les ados : “le truc bizarre là, je sais pas le faire” dit Caitlyn. Mais Caitlyn continue de faire le *mouv* qu'elle finit par bien maîtriser.

Le climax de la séance, c'est la battle de fin. Deux sœurs jumelles font les équipes. Pour s'affronter, chaque équipe reprend les *mouv* et le *flow* acquis depuis l'heure passée, inspiré·e·s par leurs profs plus que confidents. Une fois la glace brisée, seules l'assurance et l'énergie comptent.

En fin de séance, Dylan, le nouvel animateur, est bluffé : “vous avez fait un vrai tour de force car, d'habitude, elles ne sont pas faciles, Marwa, Caitlyn et tout. Elles sont facilement gênées, c'est pas de la méchanceté, c'est une protection. Pour celui qui place les jeunes au cœur de son métier, il sait combien les adolescent·e·s peuvent être direct·e·s. “Caitlyn est partie en courant, mais elle m'a demandé si vous reveniez la semaine prochaine” ajoute-t-il. “Le fait que



En milieu de séance, Juliette et Lucas ambientent le dancefloor avec leur chorée d'inspiration brésilienne. Crédit : L'InsPo.

vous venez avec des bénévoles, ça joue beaucoup. Tout le monde se prête au jeu et personne n'est ridicule". Et Pauline de rajouter : "en plus, Juliette, elle a trop confiance et elle ose. C'est le genre de fille qu'on aimerait être quand on est au collège, lycée".

"La culture n'est pas la priorité à l'école, et est parfois mise de côté par les familles, faute de temps ou d'argent."

- Siam et Marion

De projet collectif à association
Pour Siam, Pauline et Marion, les fondatrices de *Cultur'ailles*, démocratiser l'accès à la culture était une priorité. En cherchant à combler un "manque", les quatre amies ouvrent les en-

fants et adolescent-e-s à des pratiques artistiques diverses et variées. Elles font remarquer que la culture n'est pas « la priorité » à l'école, qui est parfois mise de côté par les familles, faute de temps ou d'argent. *Cultur'ailles* est donc une parenthèse pour ces enfants, comme Aïcha, qui s'est prise de passion pour le dessin lors d'un atelier d'affiches inspirées des films d'animation de Michel Ocelot.

"A Sciences Po, il n'y a que très peu d'assos qui ont un impact extérieur concret. Toutes les assos sont dirigées vers Sciences Po", reproche Siam. Le projet collectif est donc né de cette volonté d'ouverture. *Cultur'ailles* c'est un moyen pour elles de sortir du microcosme sciencespiste et de consacrer leur temps à des valeurs qui leur sont chères. Chacunes ayant des sensibilités différentes – Marion étant plus tournée vers les enfants, Pau-

line et Siam plus vers la culture – elles s'initient aux joies et aux difficultés de la vie associative.

Siam avoue à ce titre que "gérer une asso avec beaucoup de bénévoles, les motiver et lâcher prise parfois, ça t'apprend à prendre sur toi parce que finalement, ça ne se déroule jamais comme tu veux, il y a toujours un imprévu". Les initiatrices du projet font face à une "double attente" puisqu'elles sont finalement le lien entre le foyer et les bénévoles – qui attendent des activités de qualité – et les enfants qui sont toujours demandeur-ses mais aussi exigeant-e-s lorsqu'il s'agit de s'amuser. Plus qu'une parenthèse, les associations comme *Cultur'ailles* et *Rise* apportent une ouverture à ces jeunes moins favorisés.

Inès Carissimi



Comme chaque année, le gala Vins/20 a lieu au Palais de la Bourse. Crédits : L'InsPo.

Au gala *Vins/20*, les viticulteurs viennent fidéliser les bouches

Le mercredi 20 mars, le Palais de la Bourse a accueilli une trentaine de domaines viticoles, venus présenter leurs vins aux élèves de Sciences Po Bordeaux. Alors que le secteur connaît une crise de surproduction en Gironde, qu'est-ce qui motive les viticulteurs à venir au gala ?

Aux alentours de 19h30, la Place de la Bourse est investie par des dizaines d'étudiants qui ont revêtu pour l'occasion costumes, robes de soirée et autres fantaisies mondaines. Tous se dirigent vers le palais que l'association *Vins/20* a transformé en véritable temple des vins et des spiritueux. Le décor éblouit les nouveaux venus, rappelle de bons souvenirs aux habitués et fait la fierté de

toute l'équipe, présente depuis la mi-journée. Le travail est colossal et la salle de gala se remplit à mesure que le buffet se garnit. Les premiers convives se dirigent timidement vers les producteurs. Bien vite, leurs stands sont pris d'assaut, chacun apporte son anecdote et son lot de réponses aux esprits curieux des étudiants. Chaque vin s'apprécie et se comprend à l'aune des explications des viticulteurs

passionnés. Pour la plupart, ils sont responsables commerciaux et savent exactement quoi dire pour mettre en avant leur bouteille. Mais les apprentis oenophiles se laissent porter au son des histoires de châteaux, des techniques de fabrication ou des compositions de vins.

Finalement, le président de l'association remercie tous les invités d'être venus si nombreux pour l'événement qui conclut une année dynamique pour l'association. Surprise générale lorsqu'il annonce également la création d'une nouvelle antenne de *Vins/20 : Sciences Terroir*. Loin de vouloir marcher sur les plates-bandes de nos associations régionales ou de *La Marmite*, ce projet a pour ambition de porter le sujet des accords mets et vins, déjà largement plébiscité par les étudiants en dégustation hebdomadaire. Nous pouvons nous attendre à une concrétisation pour la rentrée prochaine mais peut-

être cela augure-t-il un nouveau format de gala où l'accent serait mis sur cet important mélange.

Mais avant d'être le lieu de l'extravagance, le gala *Vins/20* est un véritable vivier de producteurs et cette année le chic événement annuel de l'association *Vins/20* a de nouveau rassemblé de grandes et anciennes maisons viticoles, qui assortissaient chaque dégustation de vins d'une explication riche en détails sur la production du nectar. Mais quelles sont les raisons pour lesquelles ces domaines sont venus, parfois de loin, à la rencontre des élèves ?

Aller au contact du futur client

La première réponse des domaines viticoles est unanime : ils viennent s'adresser à la demande de demain. Que les domaines produisent un vin plus ou moins onéreux, ces derniers cherchent tous à "Aller au contact du futur client" comme l'a indiqué la représentante du château du Tertre. Séduire le consommateur·ice en affinant leur palais certes, mais avec des produits bien choisis. Les domaines ont ainsi exposé les crus jugés les plus abordables en termes de prix, mais surtout de goût. Les vins millésimés présentés par le château du Tertre, un domaine au nord de Bordeaux, étaient ainsi "axés sur le fruit", sélectionnés car ils étaient jugés plus "buvables". Les établissements vinicoles ne se limitent d'ailleurs pas à cette rencontre pour "montrer [la production] aux futurs consommateurs" puisque de nombreux domaines orga-

nisent des visites avec d'autres associations comme Droit de bouche, l'association d'œnologie de la faculté de droit de Bordeaux. Le château d'Arche, dans la commune de Sauternes, tient ainsi à faire découvrir à plusieurs écoles ses vins. En multipliant les déplacements entre écoles bordelaises et parisiennes comme Kedge ou AgroParis-Tech, l'établissement mise sur ces rencontres pour séduire une nouvelle génération de clients moins au fait de la réputation du vin servi, labellisé grand cru depuis 1855. L'établissement insiste ainsi sur le caractère unique de ce vin : son lieu de production avec l'appellation AOC ou encore sa composition à 35% de Sauvignon. Il s'agit donc de faire découvrir le patrimoine viticole, mais aussi de fidéliser les bouches, notamment vis-à-vis d'autres établissements concurrents.

En multipliant les déplacements dans les écoles, l'établissement mise sur ces rencontres pour séduire une nouvelle génération

Des manières de plaire différentes

Les explications accompagnant la dégustation ont laissé transparaître les différentes stratégies des établissements vinicoles. Certains, comme le château Couhins, exposent fièrement le label bio, étendu maintenant à

l'ensemble de leur production. Ils souhaitent aller "au-delà" du bio grâce à l'agriculture biodynamique et à se servir du vivant pour leur production, grâce à la culture d'autres plantes telles que la féverole capturant les émissions d'azote. Le Château a également en ligne de mire la production d'huile d'olive bio. La future huile pourrait ainsi bénéficier de l'image de marque méticuleusement entretenue par l'établissement. D'autres exploitations cultivent, au contraire, l'image traditionnelle de leur vin. Le Château Drouhin ne se tourne pas entièrement vers le bio, puisqu'il veut défendre le goût unique de ses vins, fruit d'une production particulière que le passage au bio viendrait perturber. Autre facteur limitant : le prix de la bouteille qui, une fois étiquetée agriculture biologique, fait craindre une baisse de la consommation. La troisième raison pour laquelle certains domaines ne se sont pas convertis au bio est l'exportation des fûts. Pour ne pas risquer d'entacher leur image, certains domaines préfèrent enlever le label bio au moment de l'exportation.

Après avoir patienté parfois de longues minutes pour se faire photographier devant le splendide escalier du palais, nos étudiants terminent leur dernier verre et profitent encore quelques instants de ce moment inédit où chacun se rêve oenologue.

**Elouan Couedic
& Luca Fournier**

50 ans après le 25 avril, où en sommes-nous ?

À l'aube du cinquantième anniversaire de la Révolution des Œillets au Portugal, qui a eu lieu le 25 avril 1974, l'élection récente de 50 députés d'extrême-droite a ravivé les débats sur l'importance de cette date. Dans ce contexte, *L'InsPo* a rencontré le Consul du Portugal à Bordeaux, Mário Gomes, qui éclaire sur l'importance de cet événement et sur sa célébration en France, où réside une importante communauté portugaise.

La dictature salazariste était connue pour son conservatisme, sa répression et son colonialisme. Sous ce régime, la liberté d'expression, les droits de l'homme et les aspirations démocratiques étaient restreints par un pouvoir centralisé et oppressif.

Cependant, il y a cinquante ans, tout a changé. Le 25 avril 1974, Salgueiro Maia, l'un des leaders des forces révolutionnaires ayant conduit à la fin de la dictature, évoquait l'existence de trois types d'État : les États socialistes, les capitalistes et celui dans lequel le pays se trouvait. Cela a incité un groupe de jeunes officiers de l'armée, inspirés par les idéaux de liberté et de justice, à lancer un coup d'État pour renverser le régime en place.

Ce geste a déclenché un soulèvement populaire massif, avec des milliers de Portugais dans les rues pour exprimer leur soutien à la Révolution. Ce qui l'a rendu si remarquable, c'est sa nature pacifique et son atmosphère de célébration : il y a eu peu de violence, et les soldats rebelles ont été accueillis à bras ouverts par la population.

Bien que Salazar soit décédé en 1970, son successeur, Marcelo Caetano, a été contraint de

démissionner, marquant ainsi la fin de près de quatre décennies de régime autoritaire. Deux ans plus tard, l'élection d'une Assemblée constituante et la rédaction d'une nouvelle constitution en 1976 ont institutionnalisé la démocratie.

“Faire le saut”

Aujourd'hui, le 25 avril est férié au Portugal, connu sous le nom de “Jour de la Liberté”, mais la percée électorale de l'extrême droite aux dernières élections législatives suscite des inquiétudes quant à l'état actuel de la démocratie. La Révolution des Œillets reste-t-elle un symbole puissant de la capacité du peuple à se lever contre l'oppression et à lutter pour un avenir meilleur ?

“Orgueilleusement seuls” était l'une des principales devises de l'Estado Novo (État nouveau), la dictature qui a duré 48 ans au Portugal, rappelle Mário Gomes, consul du Portugal à Bordeaux. Pendant les années 1960 et 1970, le Portugal a été le théâtre d'une importante vague migratoire déclenchée par le début des guerres coloniales. Cette période a vu plus d'un million de Portugais fuir le pays. Ce mouvement, par l'envie de fuir la pauvreté et la répression, est devenu ce que l'on appelle “faire

le saut”. Au cours de cette période, la France est devenue la principale destination des migrants portugais. En réponse à ce flux migratoire significatif, un réseau consulaire composé de 17 postes a été établi dans le pays.

Bordeaux n'était pour beaucoup qu'un point de passage vers Paris, mais beaucoup sont restés dans cette ville car elle était la première grande ville pour tous ceux qui arrivaient en France par des moyens de transport improvisés. Arrivés en France, les Portugais s'installent, fondent leurs familles, construisent leurs maisons.. La perspective de retourner un jour au Portugal s'amenuise progressivement, même s'ils préservent leurs racines et leurs traditions portugaises.

“Vos parents et vos grands-parents ont vécu dans un monde où les valeurs démocratiques n'étaient pas acquises”

- Mário Gomes

Le consulat servait de passage pour de nombreux réfugiés politiques fuyant la guerre coloniale et la PIDE, la police politique de

l'Estado Novo. Ils y effectuaient leurs démarches administratives et obtenaient les lettres d'appel pour faire venir leurs proches du Portugal. En France, des personnalités telles qu'Álvaro Cunhal, qui a joué un rôle central dans l'histoire du parti communiste portugais, et Zeca Afonso, célèbre pour ses chansons d'intervention, dont *Grândola, Vila Morena*, devenue l'hymne emblématique de la Révolution des Œillets, y ont trouvé refuge.

L'histoire s'inverse

Le 25 avril 1974, TF1 ouvre son journal télévisé en annonçant le coup d'État au Portugal, marquant la fin de la dictature. Cet événement a renforcé les liens entre la France et le Portugal et a contribué à briser les stéréotypes, notamment grâce à l'arrivée d'un million de Portugais. De plus, le sport, en particulier le football, a rapproché les Portugais expatriés, comme lors de la victoire du Portugal contre la France lors de l'Euro 2016, renforçant ainsi la fierté des Portugais de France pour leurs origines, selon le consul. Aujourd'hui, l'histoire s'inverse : le Portugal est devenu une destination prisée pour les Français. En parallèle, la perception de l'apprentissage de la langue portugaise commence à évoluer, avec une grande diversité parmi les élèves qui choisissent de l'apprendre.

S'il y a cinquante ans, de nombreux Français ont rejoint le Portugal pour soutenir des campagnes d'organisation politique, aujourd'hui de nombreuses municipalités françaises, ainsi que le gouvernement français,



Mário Gomes, Consul du Portugal à Bordeaux, pose fièrement à côté du portrait du président de la République portugais, Marcelo Rebelo de Sousa. Crédit : L'InsPo

considèrent le 25 avril comme un symbole des valeurs européennes telles que la démocratie, les libertés et l'État de droit. À titre d'exemple, les municipalités de Bordeaux, Pessac, Le Bouscat, Cenon, Biscarrosse et Bègles, cherchent à promouvoir ces valeurs qui revêtent une importance primordiale, d'autant plus que nous sommes actuellement confrontés à des défis contemporains tels que les conflits en Ukraine et à Gaza, ainsi que la montée de l'extrême droite en Europe. Ainsi, nombreux sont ceux qui souhaitent collaborer aux célébrations du 25 avril pour défendre ces prin-

cipes.

Mário Gomes a également mis en avant l'importance de sensibiliser les jeunes aux valeurs démocratiques : "vos parents et grands-parents ont vécu dans un monde où les valeurs démocratiques n'étaient pas acquises et ils ont dû se battre pour elles", insistant ainsi sur l'urgence de s'engager dans leur défense. En guise de suggestions, il recommande le film *Capitaines* d'avril et la chanson *Grândola, Vila Morena*, tous deux symboles de résistance et de lutte pour la défense des valeurs de liberté.

Inês & Mariana Santos

Caricature réalisée par Paul Klein. Crédit : L'InsPo



de pair à pair qui permettait d'affranchir les échanges monétaires des institutions financières. Au début, celle-ci était méprisée par les gouvernements, car elle était amplement utilisée dans les échanges monétaires relatifs au crime organisé et au trafic de stupéfiants, notamment sur *Silk Road* [NDLR, un site de marché noir]. Cependant, après l'ouverture de plusieurs plateformes d'échange de cette monnaie et l'intérêt des petits et grands investisseurs, les cryptomonnaies ont gagné en popularité et en valeur. Au départ, la valeur d'une unité de Bitcoin (BTC) était infiniment petite (0,003\$). Aujourd'hui, 1 BTC vaudrait 66500 \$.

Les grandes baleines du bitcoin

De nos jours, les crypto-monnaies sont très nombreuses, elles deviennent un investissement fréquent chez les jeunes et dans les marchés financiers. Les États achètent aussi du Bitcoin. D'ailleurs, selon une étude de Morgan Creek Capital, 94 % des bitcoins sont détenus par des États. Le gouvernement américain a saisi environ 215000 bitcoins depuis 2020, "ce qui en fait l'une des plus grandes baleines bitcoin". Ces derniers temps, la valeur du Bitcoin est en hausse exponentielle. Après le premier grand pic de prix en 2018, dû notamment à la médiatisation de ce nouvel actif, aux contrats de Bitcoins avec les bourses traditionnelles, et à l'intérêt du grand public, la cryptomonnaie phare a connu

Les cryptomonnaies : un nouvel instrument d'influence politique

Les cryptomonnaies font débat, notamment entre ceux qui les considèrent comme des voies de richesse rapide et ceux qui se méfient de ces nouvelles monnaies jugées trop instables. Alors qu'arrive fin avril le *halving*, événement qui risque d'augmenter la valeur du Bitcoin, de nombreux personnages politiques investissent dans les cryptos. Pourquoi ?

Quand on parle de crypto-monnaies, la première qui nous vient en tête est le Bitcoin. Cette monnaie, créée le 3 janvier 2009, avait pour objectif de créer une monnaie décentralisée fonctionnant sur un système de paiement

deux nouveaux essors. En 2021, Tesla a boosté le bitcoin en investissant dedans. Et puis, au début de la guerre en Ukraine et en raison des sanctions économiques imposées à la Russie, une grande partie de l'oligarchie russe a voulu éviter le dollar en achetant du Bitcoin en énormes sommes, ce qui a eu un impact notable sur le marché.

Aujourd'hui, 1 BTC vaudrait 66500 \$.

Ces deux derniers mois, une forte *hype* s'est développée autour de cet actif. Un événement nommé halving va se produire à la fin du mois d'avril. Il s'agit en fait d'une réduction de moitié de la création de Bitcoin, qui a lieu environ tous les quatre ans. L'objectif : maintenir la rareté de la monnaie. Ceci devient intéressant pour les spéculateurs du Bitcoin, car la monnaie, selon les données historiques, a tendance à gagner en valeur, mais ceci n'est que de la pure spéculation.

Les memecoins : nouveau jouet politique

La création de monnaies décentralisées devient de plus en plus simple et elles se multiplient rapidement. Certaines cryptomonnaies décentralisées sont même fondées sur des blagues, à l'image de la SHIBA INU, basée sur la fameuse race de chiens japonais. On appelle ça des "memecoins". Ces nouvelles monnaies valent très peu, mais

peuvent avoir un grand volume de marché, ce qui attire les petits et grands investisseurs.

Avec la perspective de succès de ces *memecoins*, certains dirigeants ont décidé de lancer ou soutenir leur propre monnaie. Donald Trump, après le récent succès de son entreprise de médias et technologies, a soutenu la monnaie MAGA (*Make America Great Again*) qui a connu de bons résultats avant de connaître une baisse. Cependant elle a connu une évolution positive ces dernières semaines comparé à d'autres importantes monnaies qui ont légèrement baissé. Si l'ex-président américain se montre sceptique envers les cryptos lors de son dernier mandat, il semble avoir changé d'avis, et possède à ce jour six millions de dollars en Bitcoin. Le candidat républicain aux prochaines élections américaines devient alors le plus grand troll des Tokens [NDLR, les jetons] et des *memecoins*, en attirant de possibles investisseurs et ... électeurs !

Bientôt une *Macron Coin* ?

Javier Milei, le nouveau président de l'Argentine ne manque pas de se rallier aux projets de Donald Trump. La *Milei Mone-da* (\$MEDA) fait un grand buzz sur le marché des cryptos. En mettant l'Argentine sur le marché des *memecoins*, sa monnaie est vue selon une partie des investisseurs comme un des meilleurs placements pour 2024. Avec sa politique de déflation appliquée à MEDA, les dividendes offerts et les remises massives,

Milei espère inciter à un investissement sur le long terme, qui selon *Market Watch* serait l'un des préférés pour 2024 en raison de sa solide base sur la monnaie Ethereum - l'une des cryptos les plus suivies.

Nous observons alors que le marché des crypto-monnaies prend de l'ampleur. Il est important de savoir qu'un Français sur dix mise sur les cryptomonnaies.

Selon une étude de Morgan Creek Capital, 94 % des bitcoins sont détenus par des Etats.

Leur rentabilité est contestable, mais elles deviennent un choix récurrent pour nos investisseurs, notamment les plus jeunes, influencés par les "gourus du Bitcoin" dans l'ambition d'un enrichissement rapide. Nos dirigeants actuels ont compris ceci et on su le mettre en leur faveur, même si l'idée d'un enrichissement économique sur un *memecoin* paraît étrange, l'actualité des marchés nous réserve peut être de nouvelles surprises. Aura-t-on le droit au *Macron Coin* bientôt ? On ne peut pas en être sûr, mais le prix de cette hypothétique monnaie pourrait bien être de 49.3\$.

Nico MBR

Le Festival des *Petits Courts* ou le désir de faire du cinéma

Les *Petits Courts* ont présenté mercredi 27 mars leur événement de l'année : le Festival des *Petits Courts*. La salle comble du Jean Eustache a pu apprécier les six courts-métrages proposés par des étudiant·es du campus bordelais. *L'InsPo* était présent pour couvrir l'événement.

Comme chaque année fin mars, les étudiant·es bordelais·es ont eu l'occasion de proposer un court-métrage, présenté lors du Festival des *Petits Courts* devant les 350 spectateur·ices de la salle Federico Fellini du cinéma Jean-Eustache. En place depuis 1998, l'association des *Petits Courts* a encore une fois fait très fort cette année avec le thème de leur 26ème édition du Festival : le désir.

Le désir sexuel

Le thème de cette édition a été interprété différemment par presque tous les réalisateur·ices. Mathilde Rey a choisi d'explorer le désir sexuel à travers son court-métrage intitulé *Chrysalide*. L'histoire suit Iris, qui, atteinte d'un trouble du comportement sexuel, enchaîne les conquêtes. Mais tout bascule le jour où elle doit identifier le corps de sa mère l'ayant abandonnée. Sur son corps, un tatouage de papillon soulève des questions sur le lien entre le passé de sa mère et le trouble d'Iris. *Chrysalide* est reparti avec le prix du meilleur scénario, décerné par les jurys étudiant et professionnel. Mathilde Rey a beaucoup réfléchi à son intrigue, en puisant dans le genre du fantastique et du body-horror. Son

parti pris de mettre en scène le court-métrage selon le prisme du *female gaze* [*NDLR, regard féminin*] a clairement séduit les spectateur·ices.

“Une super opportunité de projeter le film devant 300 personnes”

- Mathilde Rey

Lucile Dujardin et Angélie Dewailly ont décrit dans leur film *Victor* le désir comme une “sensation complexe aux milles facettes”. Leur court-métrage, coup de cœur du jury professionnel, explore la psyché “de ces personnes qui commettent l'irréparable, celles que le désir, incontrôlable, finit par dévorer. Il est important de souligner qu'illustrer n'est pas expliquer, ou encore moins excuser”. En abordant le sujet complexe des agressions sexuelles, les réalisatrices ont voulu créer “un véritable drame psychologique”, pour donner plus de visibilité à ce sujet qui “[leur] tenait particulièrement à cœur” et emmener le film “le plus loin possible dans d'autres festoches, si possible le FIFIB [*le Festival du film indépendant de Bordeaux*] !”

Le désir de l'autre

Cœur de pâtes, sans autre am-

bition que de présenter l'histoire de “grands enfants qui s'aiment et qui aiment manger”, a conquis le cœur du jury étudiant. Une présentation toute simple pour un court-métrage pourtant très fort. Inspiré de “vécu personnel à l'époque du lycée, où chacun [...] commençait à découvrir les relations de couple”, le réalisateur Sol se réjouit du “rythme super cool du Festival, le public était super réactif. Ça a même rit à des endroits où jamais ça rigole d'habitude !”.

Le désir de vivre

De nombreux courts-métrages ont proposé une interprétation tout à fait originale du thème. C'est notamment le cas de *Merci Mamie*, réalisé par Caroline Carlini et Amélie Cruz-Raude, qui ont choisi de mettre en scène le désir de vivre. Le défi de réaliser une pépite avec quarante euros de budget est réussi pour les deux réalisatrices, qui ont obtenu le prix du meilleur montage. Et, en effet, on ne peut que rester sans voix devant leur inventivité pour faire de l'histoire de David, désireux d'être accepté dans sa famille aux multiples déséquilibres, une petite merveille du Festival.

Le désir de vivre, c'est également le thème d'*Un temps qui ne passe pas*, véritable déclara-

tion d'amour à la littérature, au cinéma et à la fiction. Les réalisatrices Mathilde Fredon et Elora Veyron-Churlet se penchent sur l'histoire d'une rencontre autour d'un livre de Kafka, qui change la vie de l'héroïne, et constitue une véritable victoire "sur elle-même et sur les autres". Enfin, comment ne pas mentionner Colibri dans cette veine du désir de vivre. Véritable ovni du Festival, ce court-métrage réalisé par le collectif *Itinéraires : Maroc* a tellement charmé son audience qu'une mention spéciale a été créée par le jury rien que pour lui ! En abordant la problématique de la pollution plastique au Maroc et en donnant une voix à des acteurs locaux, le seul documentaire du

Festival – pas directement relié au thème du désir mais non moins magnifique – a conquis le cœur du public et a suscité une ovation.

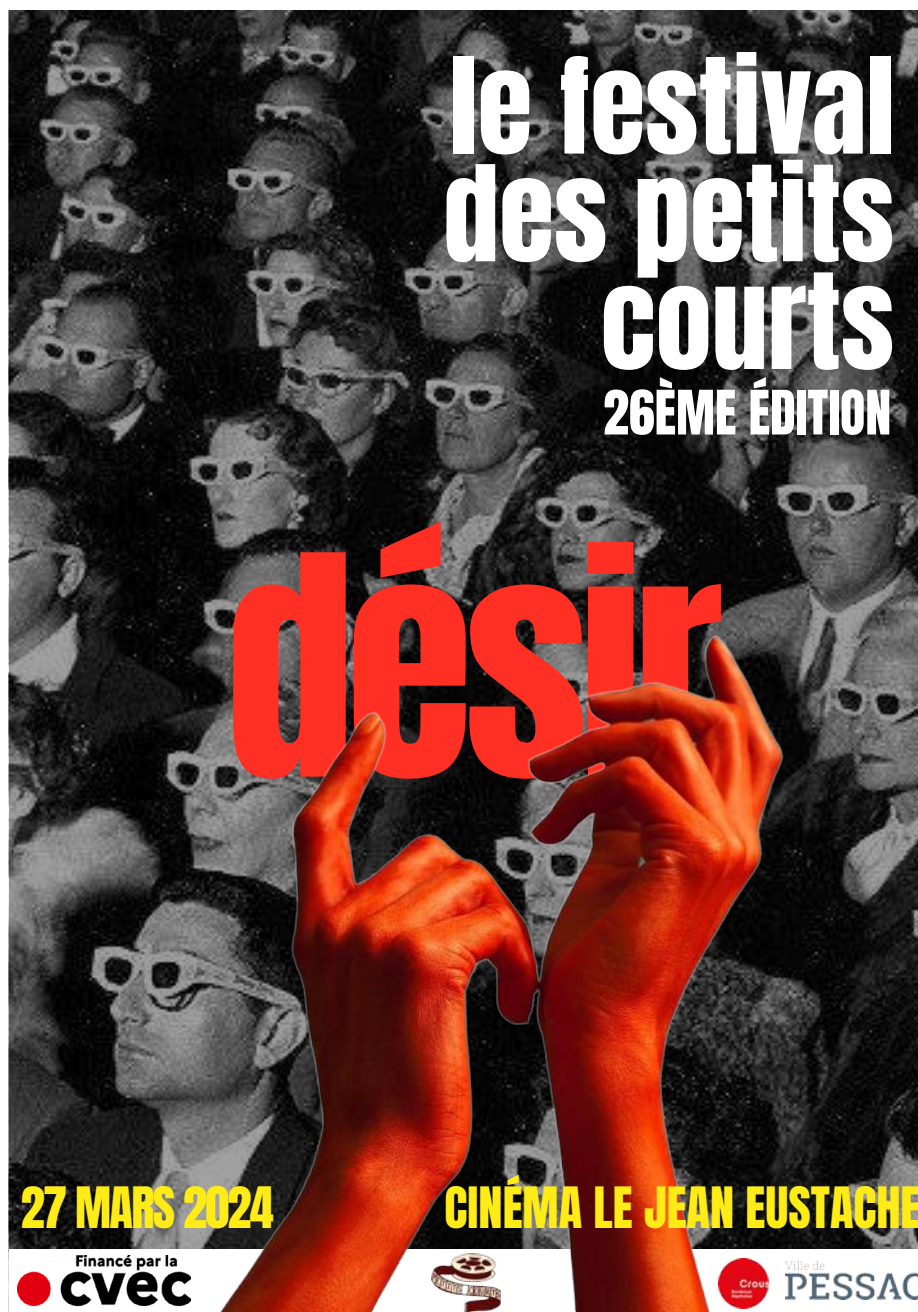
Le désir de faire du cinéma

On peut dire que les *Petits*

Courts après sept longs mois de préparation, ont réussi leur pari de mettre en avant et de réussir un Festival qui soit un appel à la réalisation étudiante, "où la créativité est le maître mot". Mathilde Rey l'exprime bien, il

mément. De réaliser ça permet, à petite échelle, de découvrir tous les enjeux que ça représente, ça permet d'avoir un aperçu des coulisses de la confection d'un film !", d'après Caroline Carlini. Pour Lucile Dujardin, "on

ne se rend pas compte de la sensation incroyable que procure le rire de 350 personnes en train de regarder le projet qu'on s'est tué à concrétiser sur un grand écran dans une salle de cinéma". Les déçu-es du pass Jaoui, qui n'ont pas pu profiter du mix de l'Antenne et du buffet, ont tout de même pu apprécier les performances – également tournées vers le cinéma – de *Décadanse* et des *Mandiboul's* pendant l'entracte, sans que la soirée n'aurait pas été tout à fait aussi exceptionnelle.



Affiche du Festival. Crédit : Petits Courts.

s'agissait d'une "super opportunité de projeter le film devant

300 personnes". Conseil aux futur-es réalisateur·ices pour réaliser cet exploit, "ben allez y, c'est en faisant qu'on apprend énor-

Emma Lathuillère

Le FFAME, ou la fête plus safe et inclusive



Illustration réalisée par Inès Carissimi

Si vous connaissez déjà *Médusé·e·s* pour leur court-métrage poignant sur la reconstruction après les violences sexistes et sexuelles (VSS) Les Lilas, iels travaillent cette année sur un nouveau projet : le FFAME, le Festival Féministe des Arts Militants et Etudiants, qui aura lieu les 10 et 11 avril au (S)pace' Campus.

L'InsPo a pu rencontrer Aurore, Josépha et Julie de l'association *Médusé·e·s*, qui réinventent l'expérience en festival.

Pourquoi ce projet ?

“C'est né d'une colère qu'on avait quand on allait en soirée de ne pas pouvoir profiter pleinement à cause d'un sentiment d'insécurité, d'oppression et d'injustice” – *Médusé·e·s*

Comme beaucoup de femmes [NDLR : femmes et de minorités de genre], les *Médusé·e·s* ont fait le constat que l'omniprésence des hommes cisgenres en soirée se fait au dépens de leur bien-être. La programmation des artistes en soirée et festival, comme dans l'ensemble de l'in-

dustrie culturelle, est majoritairement masculine. Du côté des festivalier·e·s, même constat : les hommes prennent toute la place et bousculent au passage, les pogos leur permettant de se propulser sur le devant de la salle. A tout cela s'ajoutent les propos déplacés, l'inconfort de la proximité d'inconnus torsés nus, la peur d'être drogué·e ou encore la sensation constante d'être objectivé·e. “On ne peut pas vivre nos soirées comme on le veut si on n'est pas dans un cadre privé.” – *Médusé·e·s*

Et c'est comme ça qu'est né le FFAME, un festival qui se veut inclusif et safe, pour que chacun·e puisse à nouveau faire la fête sans ces mauvais côtés. Parce que “la violence n'est ni une forme de fête, ni nécessaire à la fête.”

“Ce festival, on le fait pour nous, mais aussi pour les autres, parce qu'on n'est pas les seul·e·s à être énervé·e·s et à subir ces milieux festifs hyper agressifs pour les femmes et minorités de genre. Alors on a voulu exporter la sécurité qu'on aimerait res-

sentir dans un festival.”

– *Médusé·e·s*

Une soirée de lancement au parfum de victoire

Pour lancer le FFAME, iels ont décidé d’organiser une scène ouverte le 25 janvier. L’objectif était d’annoncer leur festival mais également de se former à la gestion événementielle tout en gardant les mêmes valeurs et objectifs. La scène était ouverte aux femmes et minorités de genre afin de mettre en lumière celles et ceux qui, souvent, n’osent pas sortir de l’ombre. Un pari réussi car, pour beaucoup, cette scène ouverte était aussi leur première scène, une performance qu’iels n’auraient jamais envisagée ou osée dans un autre contexte. Des retours qui les ont confortés dans leur initiative, surtout le fait que : “trois quarts des personnes qui passaient sur scène n’étaient pas de Sciences Po.” Un élément important pour l’équipe des *Médusé·e·s* qui a conçu ce projet pour tout le milieu étudiant et pas seulement pour les sciencespistes. “Pour nous c’était une petite victoire”, souligne Aurore.

L’InsPo a interrogé les *Médusé·e·s* sur les mesures concrètes qui ont été prises afin d’assurer les valeurs prônées tout au long de la communication lors du Jour J.

Un esprit militant, même dans l’organisation

Cela commence par la volonté de bien s’entourer. Composée de six membres, l’équipe des *Médusé·e·s* a eu besoin de déléguer

pour organiser le festival. L’objectif était que le festival soit produit par des femmes et des minorités de genre et qu’iels se sentent légitimes et capables de porter cette responsabilité. Des formations VSS ont été demandées ou programmées afin que chaque bénévole soit en mesure d’être un·e référent·e safe pendant l’événement. Le FFAME s’est aussi rapproché d’associations aux mêmes engagements sociaux, politiques et économiques afin de créer un espace d’expression au sein d’un village associatif. Enfin, la programmation est en mixité choisie et met à l’honneur les artistes de la région qui méritent et prônent des engagements militants.

La communication participe à véhiculer le militantisme du FFAME, notamment pour convier tout le milieu étudiant à la fête sans cibler seulement Sciences Po. De même, afin que l’événement se passe au mieux, iels font de la prévention sur les réseaux dans le but de signaler les comportements interdits et inappropriés qu’iels n’accepteront pas, et sur lesquels la sécurité ne fermera pas les yeux. Une sensibilisation importante afin que les personnes viennent en conscience.

Pour créer une atmosphère de sécurité et d’inclusivité le jour du festival, un travail sur l’aménagement de l’espace a été fait. Des collages seront affichés pour rappeler les raisons d’être du festival : “Vous avez le droit de danser librement, de faire la fête en sécurité”, “Vous n’êtes pas des muses, vous êtes des ar-

tistes”. Des toilettes mixtes et en mixité choisie sont prévues afin “qu’il n’y ait pas de division par le genre, que les femmes et minorités de genre puissent rester en sécurité aux toilettes mais que d’un autre côté iels ne fassent pas plus la queue que les hommes”.

“C’est tout un climat qui sera militant et on ne va pas cacher nos revendications. Elles vont être bien affichées, bien scandées et bien chantées”

– *Les Médusé·e·s*

Enfin, en ce qui concerne la gestion de l’alcool, le FFAME a signé une charte de soirée safe en partenariat avec l’Espace Santé Étudiant. Iels se sont engagé·e·s à ne pas brader les prix de l’alcool pour ne pas encourager à la consommation, à mettre de l’eau à disposition et à vendre de la nourriture. Une safe zone sera aussi présente.

“C’est tout un climat qui sera militant et on ne va pas cacher nos revendications. Elles vont être bien affichées, bien scandées et bien chantées.”

Le FFAME nous montre qu’un autre modèle de fête est possible. Ce festival permet à tous·tes de vivre la révolte féministe de manière festive et heureuse, et de célébrer l’adelphité en dehors d’un cercle privé et intime.

Clara Lenôte

Quand le stage devient un enjeu de distinction

Le stage, ce fameux stage estival. C'est ce que beaucoup d'entre nous cherchent avidement lorsque le printemps se rapproche. Ce stage, ce sésame professionnel, si prisé par certains professeurs, serait censé nous conférer confiance et professionnalisme. La stage en lui-même nous apporte sans doute ces vertus (et encore !) mais on oublie le stress que sa recherche fait peser sur nos épaules. Un stress renforcé par notre frénésie collective, qui se transforme comme beaucoup de phénomènes sociaux, en une compétition inconsciente.

Le stage estival serait donc le graal du cursus. Le truc qui nous ouvrirait des portes et un réseau, soyons d'accord là-dessus. Mais à 400 € le mois, au-delà de nous faire perdre de l'argent (et peu d'entre nous peuvent se le permettre) le stage peut être une vaste perte de temps et une forme d'asservissement - dans la mesure où nous travaillons plus que la rémunération nous récompense. Le stage sert certes à valider un intérêt, à tester nos appétences et à mettre un pied dans une entreprise ou une collectivité, mais surtout à ajouter une ligne à notre CV assez maigrichon. Mais alors dans cette

course, parce qu'il s'agit bien d'une course, qui sort vainqueur et perdant ? Ceux qui n'ont pas fait de stage, parce que besoin de gagner sa croûte, parce que pas d'appart pendant l'été, ou parce que besoin de souffler en Corrèze chez mémé et pépé : ceux-là ont-ils pris du retard ? A contrario, ceux qui ont fait le stage, et grand bien leur en fasse, ceux-là ont certes découvert quelque chose qui leur servira en plus dans leur vie professionnelle, mais ont-ils forcément pris de l'avance ?

C'est "je dois faire un stage" et pas "j'ai envie de faire un stage"

Le stage doit servir à valider ou infirmer certains désirs, à découvrir des rouages, à observer des méthodes de travail, mais le stage à la Sciences Po semble plus s'insérer dans une logique de distinction que de réel désir personnel. C'est "je dois faire un stage" et pas "j'ai envie de faire un stage". Au-delà de cette injonction, qui provient parfois plus de notre subconscient collectif que de réelles obstinations des professeurs, il y a le stress

que cela provoque. Le stress mais aussi parfois la déception et l'ennui une fois le stage effectué. Le travail salarié peut avoir ses vertus en nous ouvrant à d'autres secteurs d'activité et en nous confrontant à autre chose : un autre chose éloigné des sciences politiques mais jamais dénué de ... politique. Car, comme nous l'avait dit Monsieur Pinson en première année, "tout est politique", et le travail salarié amène à observer (et à vivre !) des expériences politiques que le stage en administration ou cabinet d'audit aurait du mal à faire ressortir.

Alors, parfois, ramasser les fraises pendant deux mois, c'est pénible. Ça n'apporte pas forcément les skills néo-managériaux de la haute administration, mais ça nous apprend à nous lever plus tôt, à discuter avec Lolo et Michèle, à goûter à la pénibilité du travail et au bonheur de la fin de journée. Et c'est parfois aussi instructif qu'un stage, je vous le garantis.

Timothée Jabot

Pour ou contre l'engagement associatif obligatoire ?

Depuis cette année, l'IEP crée le dispositif "Validation de l'engagement citoyen" (VEC). Les étudiants devront s'engager au moins 150 heures dans des "activités extrascolaires d'intérêt général" entre la 1A et la 4A, avec 4 crédits ECTS à la clef. Bonne ou mauvaise initiative ? La rédaction de *L'InsPo* débat.

POUR

Sciences Po, ce n'est pas seulement avoir de bonnes notes, c'est aussi cultiver des engagements !

Ainsi, l'engagement obligatoire est un moyen de se sentir utile et de participer à des causes qui nous tiennent à cœur. A l'IEP, on peut s'engager dans n'importe quel projet ou association, chacun apportant sa pierre à l'édifice. Avec la VEC, l'implication des étudiants est enfin récompensée.

Bien que l'engagement doit émaner d'une démarche personnelle, il est toujours motivant et valorisant de savoir que son aide est reconnue et appréciée. De plus, un engagement obligatoire permet de faire d'une cause un véritable combat et d'affirmer ses valeurs.

Pour les plus timides d'entre nous, rendre l'engagement obligatoire permet de se rapprocher d'autres bénévoles et de créer des liens durables avec des personnes qui affichent et défendent les mêmes valeurs que nous. Au sein de telle ou telle structure, chacun trouve sa place et peut échanger avec les autres, comme à *L'InsPo* !

Enfin, parce que les cours ne devraient pas à eux seuls prendre toute notre énergie, les heures obligatoires d'engagement apportent un bon équilibre entre études et vie sociale : l'engagement est stimulant et nous permet de sortir du carcan des cours, de penser à autre chose.

En définitive, l'engagement obligatoire conjugue plusieurs bienfaits : il dégage du temps pour une cause qui nous est chère, il crée des liens sociaux et favorise un équilibre entre études et vie sociale.

Lisa Bouttier

CONTRE

D'après l'administration : "Les élèves de Sciences Po Bordeaux que nous avons interrogés pour connaître leur réaction à la mise en place début 2024 du dispositif VEC de Sciences Po Bordeaux sont unanimes : c'est une bonne idée !". Pourtant, l'*UNEF* s'était opposée à cette mesure l'an passé. Drôle de définition de l'unanimité.

Rendre obligatoire l'engagement associatif, c'est tuer le bénévolat, qui est par essence volontaire. C'est aussi prendre le risque d'appauvrir nos associations, déjà gangrenées par des étudiant·es avides de remplir leur CV. Coïncidence ou pas, octroyer des crédits ECTS pour un "engagement citoyen" est une mesure qui a été initiée par... des écoles de commerce. Pour suivre des cours à Kedge, il suffit de traverser la rue. Et puis, aidons-les, leurs comptes affichent un déficit de 6 millions d'euros.

L'engagement associatif n'est évidemment pas purement altruiste. Si j'écris dans *L'InsPo*, c'est aussi parce que je souhaite acquérir des compétences pour le journalisme. Mais je le fais par passion, je ne compte pas mes heures. Par ailleurs, avec la VEC, quid des étudiant·es obligé·es de consacrer leur temps libre à un travail rémunéré pour (sur)vivre ?

Je suis le premier à valoriser l'effervescence associative de l'IEP. Bien sûr qu'il faut mettre en évidence nos assos. Mais la création du dispositif Validation de l'Engagement Citoyen est une aberration. C'est l'aveu d'une école qui assume que ses associations apportent plus que ses cours.

Gabriel Garrouste

Robert Francis Kennedy Junior : le troisième candidat

La dynastie Kennedy fait encore parler d'elle. A 70 ans, Robert Francis Kennedy Junior, le fils de Bob Kennedy, se lance en tant que candidat indépendant à la prochaine présidentielle américaine. Quel peut-être son rôle, face aux omnipotents Biden et Trump ?

Robert F. Kennedy Jr. s'est forgé sa propre réputation en tant qu'activiste, auteur et avocat, connu pour ses luttes environnementales, en particulier sur la question de l'eau potable. Plus récemment, son activisme a viré au complot et a contredit le consensus scientifique, notamment dans le cas des vaccins. Il se présente pourtant comme un défenseur de la vérité et un champion de la classe moyenne, en lutte constante contre les intérêts puissants. Il met en avant ses succès judiciaires

c o n t r e
d e s

géants de l'industrie tels que Monsanto et DuPont.

À Las Vegas en février, il a affirmé : "Je suis celui qui peut redresser ce pays. J'ai engagé des poursuites contre toutes ces agences qui intimident les politiciens ordinaires... En les poursuivant, on acquiert une expertise sur la collusion entre les entreprises et le gouvernement, ainsi que sur la manière de la démanteler." Il fait référence aux intérêts privés qui exercent leur influence pour infléchir les décisions gouvernementales, notamment en contribuant à l'élaboration des lois.

Robert F. Kennedy Jr. a critiqué le soutien américain à l'Ukraine et soutenu la guerre menée par Israël contre le Hamas. Il préconise une réduction des dépenses militaires et de santé pour contrer les déficits budgétaires, ainsi qu'une action contre la flambée des prix de l'immobilier afin de rendre l'accession à la propriété plus abordable pour les jeunes. Il compte sur le soutien de ceux qui se méfient des institutions et qui estiment que le gouvernement est sous l'emprise des entreprises, en particulier des

géants pharmaceutiques.

20% dans les sondages

Robert F. Kennedy Jr. doit en grande partie sa popularité à sa campagne électorale, qui repose sur la diffusion de contenu sur les réseaux sociaux, notamment sur TikTok. Il cible clairement les jeunes. D'ailleurs, d'après un sondage réalisé par Reuters, 67% des jeunes sont mécontents des candidatures de Biden et Trump. Selon plusieurs enquêtes, il pourrait avoir autour de 20% du soutien électoral, des chiffres jamais vus auparavant à l'exception des élections de 1992. A l'époque, Ross Perot, candidat indépendant comme Robert F. Kennedy Jr., avait obtenu 19% du vote populaire le jour de l'élection. C'est surtout dans les *swing States*, les États ou l'écart Biden-Trump en 2020 était le moindre, où la candidature indépendante du dernier des Kennedy peut changer le résultat final de l'élection présidentielle. Mais au-delà, le dernier de la dynastie Kennedy ne devrait pas connaître la réussite de ses aînés.

Pablo Moreno

HOROSCOPE

BÉLIER

Tu as décidé de participer aux JISPO malgré ta blessure. C'est un triomphe pour le week-end de Pâques mais tu en as maintenant pour trois mois sans sport.

TAUREAU

Voilà le dernier *InsPo* de ta collection. Tu as minutieusement rangé tous les numéros de cette année dans ta bibliothèque. On ne sait jamais, ça pourrait valoir de l'or dans quelques années.

GÉMEAUX

Nous ne sommes qu'en avril et pourtant tu penses à ton anniversaire que tu ne peux jamais fêter à Bordeaux à cause des vacances d'été. Cette année c'est décidé, tu réserveras la salle A.207 pour une soirée arrosée.

CANCER

La panique commence à envahir tes petits camarades à l'approche des examens. Mais heureusement que tu es là pour apporter un petit rayon de soleil à leurs journées pluvieuses.

LION

À force de dire que la fin de l'année arrive et qu'il faut profiter, tu risques de te noyer dans une rivière de Vodka-Redbull.

VIERGE

Fier-e de toi, tu penseras avoir trouvé l'énigme du gala Cluedo du BDE. Malheureusement la solution n'était pas "Gilles Bertrand avec une agrafeuse en amphi Ellul".

BALANCE

Finalement, peut-être que Sciences Po n'est pas fait pour toi. Tu te renseigneras sur une licence de philo allemande du XVIIème pour essayer de rivaliser avec tes profs de Culture G.

SCORPION

Tes choix de master ou de destination ne peuvent plus être modifiés. Pourtant, tu auras une soudaine envie de candidater au master SPSC ou à l'université du Liechtenstein.

SAGITTAIRE

On raconte que tu as été repéré par une grande maison de couture pour devenir leur modèle avec tes *outfits* qui *slay*.

CAPRICORNE

Les grandes vacances risquent d'être longues sans partiels à réviser. Mais tu miserai sur tes quatre *jobs* d'été et tes deux stages pour t'occuper sur la période.

VERSEAU

Tu vas candidater pour la prochaine saison de *Danse avec les Stars*. En attendant, tu t'entraînes au *jive* aux soirées de tes potes.

POISSON

Pensant devancer tout le reste des participant-e-s d'Eurostep par des raccourcis, tu finiras perdu-e dans une campagne portugaise dont tu n'arrives même pas à prononcer le nom.

Qui est-ce ?

A défaut de vous avoir présenté la rédac' sur *Instagram* (c'est pas faute d'avoir essayé...) on a demandé à notre caricaturiste, Paul Klein, de le faire en dessin pour la dernière page du dernier numéro de l'année 2023-2024. Toutes et tous sont journalistes, et certain·e·s se sont rajouté des casquettes. Merci à elles et à eux pour leur investissement ! A vous, maintenant, de relier nos noms à nos visages.

les co-président·e·s & rédacs chef

Inès
Gabriel



les journalistes

Clara
Isaure
Lisa
Léonie
Ferdi
Guillaume
Garance
Divine
Jade

la maquettiste
Tess



le co-rédac chef
Tim



les secrétaires
de rédaction

Andréa
Jade
Luca
Emma

les dessinateurs
Noémie
Nico



le caricaturiste
Paul



flash InsPo
Mariana
Inès

